

Marie, accomplissement d'Israël et mère de l'Eglise Anne-Marie PELLETIER

Publié dans *Christus*, n° 206 HS, 2006

Marie dans les Ecritures... Qui a fait un jour l'inventaire des versets qui parlent d'elle dans les Evangiles et le reste du Nouveau Testament n'a pas manqué d'être saisi. Quelques mentions regroupées presque toutes au début des évangiles de *Matthieu* et de *Luc*, deux scènes de l'évangile de Jean (Jn 2 et 19) qui mettent en scène « la mère de Jésus », c'est là le tout, avec quelques autres rares allusions, du témoignage des Ecritures à son sujet. Cette présence parcimonieuse fait évidemment un impressionnant contraste avec l'immense tradition de récits, d'images, de dévotions dont vingt siècles de christianisme ont paré la figure de Marie. Une interprétation simplement critique conclura aux effets d'une piété exubérante qui a fait proliférer les mots et les images, d'autant plus facilement que l'Ecriture restait sobre et discrète. Mais c'est là se suffire d'une pensée un peu courte. On peut estimer au contraire que, s'il en est ainsi, c'est que l'Evangile du Christ avait besoin pour prendre corps de ce centre silencieux, maternel, maternellement silencieux. Ce silence du cœur de Marie est comme la matrice de la Bonne nouvelle chrétienne. « Marie gardait en son cœur toutes ces choses », atteste le texte en commentaire des récits de l'enfance. Ces mots précisément ont inspiré à Vladimir Zielinsky la pensée que « la Tradition naît du silence de Dieu accumulé dans le cœur de Marie » et que l'évangile de *Jean*, ses lettres et aussi l'*Apocalypse* étaient « le silence du cœur de Marie "transformé" en paroles, "développé" en images... »¹. Mais ce silence de Marie nous renvoie aussi vers son amont, en direction de la mémoire d'Israël, vers les siècles de la préparation, sans lesquels - l'Evangile l'atteste - il n'y a pas d'intelligence possible du mystère du salut. Pas non plus, donc, de connaissance plénière de Marie.

Cette attention aux enracinements de la mère de Jésus dans les textes bibliques reste aujourd'hui peu familière aux chrétiens, même si *Lumen Gentium* fait une bonne place à l'Ancien Testament dans sa méditation sur Marie dans l'économie du salut, même si le document que le groupe des Dombes consacra naguère à Marie² évoque le témoignage des Ecritures. Alors que des voix juives (F. Mussner, S. Ben Chorin) s'élèvent pour dire leur proximité avec Marie, le christianisme connaît peu Marie comme fille d'Israël. Et quand on s'en préoccupe, il arrive que ce soit seulement pour prouver que Marie n'est qu'une figure de composition, faite de réminiscences de

¹ . Vladimir Zielinsky, "Le mystère de Marie, source d'unité", *Nouvelle Revue Théologique*, Janvier-Mars 1999, p. 72-91.

² Groupe des Dombes ? *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*, Paris, Bayard, Centurion, 1997-98. On n'omettra pas non plus les conférences prononcées par J. Ratzinger en 1975 et publiées en français en 2002 sous le titre *La Fille de Sion*, Editions Parole et Silence, ni non plus l'ouvrage de Philippe Lefebvre, *La Vierge au Livre, Marie et l'Ancien Testament*, Paris, Cerf, 2004, qui restitue magistralement Marie à la longue lignée des femmes qui tissent l'histoire d'Israël, dans un parcours de lecture qui rend sensible le souci du féminin qui habite les Ecritures.

l'Ancien Testament destinées à donner consistance à un rôle qui historiquement aurait été insignifiant.

On voudrait suggérer ici, à l'inverse, que celle qu'honore la foi de l'Eglise n'est pas déduite des Ecritures d'Israël par le jeu d'un discours théologique, mais qu'elle est bien plutôt l'épanouissement d'une longue histoire qui implique celle des femmes d'Israël, qui engage aussi tout le travail de pédagogie spirituelle que représente l'élection et, finalement, l'espérance messianique, telle qu'elle s'est progressivement précisée au long des siècles qui mènent à l'Incarnation. On voit l'enjeu de ce parcours : si Marie est bien ainsi la perfection de l'Alliance, elle ne saurait plus être confondue avec l'emblème d'une féminité d'exception, mythique, dit-on volontiers aujourd'hui. En étant rendue à son peuple et à l'histoire de l'Alliance³, elle nous ramène au plus universel de la vocation chrétienne et de l'identité de l'Eglise, à ce que tous, hommes et femmes, ont à vivre pour accomplir en eux l'image de Dieu qui rend l'humanité à sa vérité.

Dans le sillage des femmes de l'Ancien Testament

Notre temps, sensible probablement comme aucun autre aux problèmes de la condition féminine, a le mérite d'avoir avivé dans le texte biblique toutes les présences féminines qui jalonnent l'histoire d'Israël. Ainsi Marie est mère de Jésus dans le sillage d'une longue lignée de mères d'Israël. Depuis longtemps le judaïsme a porté son regard sur les matriarches qui accompagnent les premiers pères d'Israël. Figures de l'ombre, à certains égards, que ces femmes, tant la stature des patriarches semble devoir occuper toute la scène. Et pourtant, d'une certaine manière, tout est suspendu à elles. Simplement parce qu'il n'y a pas de révélation biblique, ni d'œuvre de salut dans l'histoire, sans qu'il y ait d'abord un peuple que Dieu fait venir à l'existence, à qui il parle et qu'il éduque. Or, pour que la promesse faite à Abraham aboutisse, pour que le plan divin se réalise, il faut que l'un et l'autre prennent chair, à la lettre, en des enfants nés de femmes, à commencer par une première nommée Sarah. Et la grâce de l'élection est d'abord un miracle : celui de la vie là où il ne peut y avoir de naissance, parce que le corps de Sarah est le corps mort d'une vieille femme ou, ensuite, parce que Rébecca, puis Rachel, sont des femmes stériles. Il faut bien voir que le pathétique de ces stérilités en chaîne - et la force théologique du récit qui les rapporte - est qu'il y va à chaque fois de l'avenir des promesses divines, de la crédibilité de la parole de Dieu, osons dire même qu'il y va du pouvoir de Dieu de réaliser ce dont il a fait la promesse. En retour, Israël apprend qu'il n'existe que par la volonté puissante de Dieu qui l'appelle à l'existence en donnant des enfants à des femmes stériles. Dès lors, on le voit, ces femmes d'Israël illustrent à la lettre le titre donné à la femme dans le récit de création, quand elle est dite « *ézer* », « aide » de

³ .Aristide Serra a exploré cette voie dans un beau livre récent, malheureusement non traduit, auquel nous emprunterons: *Miryam, Figlia di Sion, La Donna di Nazaret e il femminile a partire dal giudaismo antico*, Milan, Ed. Paoline, 1997.

l'homme⁴. On sait que le mot, contrairement à ses apparences, établit la femme non dans une fonction ancillaire, mais dans une position vitale. Sa création arbitre entre ce qui est bon et ce qui n'est pas bon: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18). Et le partage entre ce qui est bon et ce qui n'est pas bon passe entre une humanité qui avorte avec la solitude d'Adam ou, au contraire, qui s'enracine dans la vie grâce au face à face de l'homme et de la femme. Or ce rôle du féminin qui caractérise l'origine se retrouve, analogue, au départ de l'histoire d'Israël.

Pas de surprise pour qui a médité ces choses, de voir, à l'heure de l'Incarnation - où s'achève l'œuvre commencée avec l'élection - l'histoire s'ouvrir à la personne d'une nouvelle femme, Marie, vierge engendrant le Fils de Dieu à sa vie humaine. Ce qui n'était encore que déclaré à voix basse par les mères d'Israël est désormais proclamé tout haut. A travers sa présence silencieuse et nécessaire, Marie rappelle que l'histoire que Dieu conduit - et qui s'appelle le salut - ne se fait pas sans la collaboration consentie de l'humanité en la personne de femmes qui accueillent la vie de Dieu. Elle donne aussi à reconnaître que l'Eglise, comme Israël, naît d'un acte de puissance de Dieu et non pas d'un vouloir ou d'initiatives d'hommes.

Que les femmes soient, à titre particulier et éminent, engagées dans l'existence d'Israël à travers les matriarches, qu'elles soient - pour aller plus loin encore dans le mystère de l'histoire biblique - les partenaires de Dieu en son plan d'élection, cela se retrouve exprimé par d'autres figures féminines de l'Ancien Testament. Juste après que se referme le livre de la *Genèse*, celui de l'*Exode* s'ouvre sur une belle conspiration de femmes liguées, contre la tyrannie homicide de Pharaon, pour sauver de la mort les fils d'Israël. Ce sont les sages-femmes qui n'exécutent pas les ordres du tyran (Ex 1,17), mais c'est aussi Myriam, la sœur de Moïse, sur laquelle Israël méditera avec prédilection. Les Pères, eux aussi, s'attarderont à la scène de l'exposition de Moïse sur les eaux du Nil, la mettant en parallèle avec cette autre situation de péril et de mort, celle où Jésus entre dans sa Passion. Et ils aimeront remarquer que, dans les deux cas, une femme, Myriam, veille, aux aguets, près de celui que la mort veut engloutir. Plus tard, à l'aube de la royauté, Anne, femme d'Elcana, la stérile, recevra la grâce de la naissance de Samuel qui mettra sur ses lèvres le premier Magnificat.

D'autres figures encore font escorte à la Vierge Marie. Ce sont ces femmes aux allures farouches qui apparaissent aux heures sombres de l'histoire d'Israël. Debora, au temps des Juges, qui ranime le courage de son peuple et provoque la déroute de Sisera, le roi de Canaan. Judith, la veuve de Béthulie qui, de la même façon, retourne en victoire une situation désastreuse où Israël faillit disparaître. C'est encore Esther, fragile et menacée dans un monde de luxure et de violence, qui pourtant sauve son peuple de l'extermination. Ces femmes sont au service du Seigneur « briseur de guerres », comme le nomme Judith dans la prière où elle oppose aux armes de l'ennemi la puissance du Seigneur, « le Dieu des humbles, le secours des opprimés, le soutien des faibles, l'abri des délaissés, le sauveur des désespérés » (Jd 9,11),

⁴ . Rappelons que le mot « ezer » désigne dans la Bible un secours vital qui, normalement, vient de Dieu lui-même à l'homme en situation de péril.

devançant Marie qui chantera à son tour « Celui qui renverse les puissants de leurs trônes et élève les humbles ». La force de ces femmes est de n'en pas avoir d'autre que celle de Dieu entre les mains duquel elles remettent leur sort et celui de leur peuple (« O mon Seigneur, notre Roi, tu es l'unique! Viens à mon secours, car je suis seule et n'ai d'autre recours que toi... » Es 14,17). Certes, Marie n'est ni prophétesse comme Debora, ni reine à la manière d'Esther. Mais les titres importent peu. Marie est de la lignée spirituelle de ces femmes, elle que la tradition de l'Eglise aimera identifier à la Femme du chapitre 12 de *l'Apocalypse* aux prises avec l'antique Dragon. Elle n'affronte pas comme Judith ou Debora les arcs et les chars des ennemis d'Israël, mais elle est avec le Christ en sa Passion, là où se joue le plus formidable combat. Et elle ne déserte pas, en vraie fille d'Israël. Mieux qu'aucune fille d'Israël, en cette heure qui ne ressemble à aucune autre heure de l'histoire d'Israël. Une tradition juive médite, en marge du texte de la *Genèse*, sur la fin de Sarah que le récit évoque - sobrement mais de façon bien troublante - mourant juste après l'épisode du mont Moriya où Dieu avait demandé le sacrifice d'Isaac. Comme si Sarah n'avait pu survivre à l'expérience de voir un fils frôlé de si près par la mort. Marie, dont le fils passe par la mort, demeure, elle, au pied de la Croix, à l'heure de ténèbres absolue, brisée mais debout. Point n'est besoin de beaucoup de mots pour dire la force de cette présence où la Vierge Marie est entraînée au cœur du vertigineux combat où l'amour trinitaire affronte et défait la mort de l'homme. En revanche, il est besoin certainement de beaucoup de silence pour commencer à reconnaître la bénédiction qui, par le Fils et sa Mère, rejoignent en cet instant l'histoire de l'humanité.

Marie, accomplissement d'Israël

Mais Marie ne trouve pas seulement sa place parmi les *femmes* de sa race. Elle s'inscrit dans une autre fidélité plus large, celle de tout son peuple, éduqué par la patience divine aux attitudes, aux gestes, aux pensées de l'Alliance. Ainsi il nous faut redécouvrir comment une série de valeurs que nous attachons à juste titre à la personne féminine de Marie sont tout simplement celles auxquelles la pédagogie de Dieu a entraîné le peuple qu'il a choisi d'aimer.

Ainsi Marie est femme de **l'écoute**, d'abord parce qu'elle est femme d'Israël. On sait que le devoir d'écouter est l'impératif qui ne cesse de résonner aux oreilles d'Israël: « Shema Israël! » (Dt 6,4). Le premier pas dans l'entrée dans l'Alliance consiste à « écouter » celui que depuis la rupture initiale l'homme ne cesse de fuir (« J'ai entendu ta voix (...) j'ai eu peur », Gn 3,10). C'est cet impératif qui ne cesse aussi de retentir dans la bouche des prophètes, car c'est dans le refus d'écouter que commencent la défaillance et l'infidélité (« On n'a pas écouté ni tendu l'oreille; chacun a suivi le penchant de son cœur mauvais », Jr 11,8). Marie, elle, telle que la saisit le récit de l'Annonciation, est cet Israël fidèle, capable de reconnaître la voix de Dieu dans le tonnerre du Sinaï, mais tout aussi bien dans la nuit de Silo où Samuel dort, que dans le « fin silence » du désert où Elie a fui. Lorsque s'inaugure l'œuvre de

l'Incarnation, où Dieu vient dans la plus petite petitesse de l'homme, on peut penser que, plus que jamais, la parole divine fut « fin silence », qui ne pouvait être reconnu que par un cœur juif totalement pur, c'est-à-dire totalement tourné vers Dieu.

Cette femme écoutante est aussi femme « **servante** »: « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ». Ici encore, le mot est profondément enraciné dans l'histoire d'Israël et il ne se comprend vraiment qu'à repasser par cette histoire. On sait que c'est le titre que Dieu donne à Moïse, et qui restera associé au nom de celui-ci tout au long des Ecritures, jusqu'au livre de l'Apocalypse (Ap 15,3). « Serviteur » est aussi le titre du roi David, et celui que reçoivent les prophètes, individuellement et collectivement (« mes serviteurs les prophètes », Jr 35,15 par exemple). C'est le titre des prêtres. C'est le meilleur titre du peuple, « Israël, serviteur du Dieu du ciel et de la terre » (Esd 5,11). Mais c'est aussi le nom qui supporte la plainte et la déception de Dieu: « Qui est aveugle comme mon serviteur, sourd comme le messager que j'envoie? » (Is 42,19), jusqu'à ce que vienne l'heure précisément où d'une « servante » totalement fidèle naîtra le « serviteur », « appelé dès sa naissance » (Is 49,1) qui « justifiera les multitudes » (Is 53,11) et d'où s'engendrera le peuple des « serviteurs du Christ Jésus » (Ph 1,1).

Marie est femme de la **foi**, car elle est aussi femme d'Israël engendré, comme le rappelle la lettre aux Hébreux, de la suite ininterrompue des justes qui se tinrent dans la foi. Là encore pas de longs discours. Mais le silence du texte parle de cette foi qui, à l'Annonciation, puis à Bethléem, sur le chemin de la fuite en Egypte, durant les années dites « obscures » et celles du ministère public, lors la Passion enfin, a cru plus qu'elle ne voyait, au-delà de ce qu'elle voyait. Car de Marie, éminemment, on peut dire ce que s. Augustin dit de l'apôtre Thomas: « Il toucha l'homme, il confessa le Dieu ». L'acte de foi de Marie est celui d'un cœur humain confronté en une proximité unique avec « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (Is 64,3, 1 Co 2,9). C'est d'ailleurs la même parole qui est dite à Marie que celle dite à Abraham : « Rien n'est impossible à Dieu », mais cette fois l'impossible est ce mystère de Sagesse, caché en Dieu dès avant les siècles.

Marie est encore modèle de **pauvreté et d'humilité**, pour cette raison qu'elle est l'Israël docile, enfin docile, à la confiance que Dieu demande. Une tentation chrétienne est certainement de broder trop vite sur l'humilité de Marie, et sur l'humilité tout court, en n'y voyant qu'une disposition psychologique. Mais l'humilité n'est ni le manque de confiance en soi ni la complaisance pour le médiocre. Elle est la confiance mise en Dieu seul. Attitude dont l'accès est d'ailleurs bien rude et malaisé. Toute l'histoire spirituelle d'Israël en témoigne, et l'histoire de l'humanité, plus encore, en montrant son envers, qui est l'orgueil. La prédication prophétique aura pour tâche précisément d'introduire un « petit reste » (car le grand nombre se dérobe...) à cette reconnaissance, qui commence par faire la vérité : le cœur de l'homme est hostile à Dieu, et cette hostilité a pour visage l'orgueil. La pédagogie prophétique est ensuite d'introduire aux pensées et aux gestes d'une pauvreté, qui n'est pas humiliation de l'homme, mais confiance, abandon de tout autre appui que la

parole de Dieu et sa fidélité, enracinement dans le sol (*humus*) de celui que l'Écriture désigne précisément comme « le rocher ». Marie possède cette mesure d'avance décisive, qui est d'être sans orgueil. Elle entre donc de plain pied dans l'attitude de cette justice, qui est la « justesse » du cœur pauvre qui ne veut que la gloire de Dieu. Son effacement dans les Évangiles n'est probablement que l'envers de cet enfouissement dans le mystère de son fils lui-même enfoui, pendant les trente premières années, dans le secret du Père. Il est ensuite l'effacement dans l'anonymat de « ceux qui font la volonté du Père » (« Quiconque fait la volonté de mon Père des Cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère », Mt 12,50). Mais son Magnificat rend témoignage, contre tous les pouvoirs d'établissement, que c'est cette humilité qui fonde la vraie gloire, celle qui est cachée en Dieu et gardée par lui, pour la joie de toutes les générations qui diront Marie « bienheureuse ».

Enfin, la **beauté** de Marie, que l'Église aimera chanter, est celle de la perfection de l'Épouse-Israël qui réjouit le cœur de l'Époux. La tradition d'Israël rapporte que Dieu se réjouit de la beauté du peuple lorsque, sur la montagne de l'Alliance, celui-ci acquiesça à la Loi qu'il venait de recevoir (« Tout ce que le Seigneur a dit, nous le ferons » Ex 19,8). De même Marie, qui est l'accomplissement parfait de l'Alliance, réjouit le cœur de Dieu et cette joie divine semble rebondir en parole de grâce pour la bien-aimée : « Réjouis-toi, fille de Sion » dit l'ange de l'Annonciation qui reprend en guise de salutation l'oracle du prophète Sophonie.

Marie, trône de la Sagesse

Mais il nous faut aller plus loin dans l'intelligence des liens qui rattachent Marie aux Écritures. Car si elle est la réponse parfaite de l'humanité au dessein et à l'attente de Dieu, c'est parce que Dieu, d'abord, en elle et par elle, accomplit les prophéties messianiques. Si elle est la perfection de l'Alliance, c'est parce qu'elle porte en son sein celui qui est l'« Alliance du peuple et la lumière des nations » (Is 42,6). Autrement dit, la grâce unique de Marie n'est pas seulement de montrer ce qu'est un cœur qui vit et accomplit l'Alliance, mais de donner à reconnaître la *source* de l'accomplissement dont sa vie est le témoignage. La beauté de sa justice renvoie à l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption, et donc à ses préparations dans l'Ancien Testament : « Quand vint la plénitude des temps Dieu envoya son Fils né d'une femme ». On sait que ce verset de la lettre aux Galates (Ga 4,4) est la seule mention que Paul fasse de la Vierge Marie. Mais une fois de plus la sobriété de l'expression du Nouveau Testament est invitation à mobiliser la mémoire du Premier. Car Marie n'est pas une mythique vierge parturiente surgie d'un imaginaire archaïque. Elle est l'aboutissement et l'éclosion du mystère de grâce qui a été pressenti par Israël à partir de l'Exil, attendu et désiré durant quatre siècles par des cœurs pauvres, qui ont gardé et médité les paroles qui portaient la promesse du Messie.

De longue date s'est formée en Israël la conscience obscure d'un salut qui engagerait une participation féminine. Le chapitre 3 de la *Genèse* évoque ainsi en des

termes sibyllins cette descendance de la femme par laquelle l'antique serpent serait défait. Toute la thématique de Marie nouvelle Eve s'appuie sur cette prophétie enveloppée de mystère. Les mots d'Isaïe, au 8e siècle, concernant une naissance à la cour royale (Is 7,14), seront eux aussi médités bien au-delà des événements du règne d'Achaz, et laisseront progressivement se dessiner la figure d'une naissance virginale, selon la traduction grecque des Septante, plusieurs siècles avant Jésus. Les oracles du second Isaïe, à l'époque de l'Exil, vont avancer eux, résolument en direction d'un double mystère: celui du « serviteur » défiguré et mis à mort devant lequel les rois de la terre resteront interdits, et celui de la sainte Sion qui, de veuve délaissée et solitaire, va devenir une mère aux fils nombreux et que recherchent les nations. La finale du livre d'Isaïe épaissit encore le mystère en alignant les mots d'un oracle très énigmatique : « Avant d'être en gésine elle a enfanté. Avant de ressentir les douleurs elle a accouché d'un garçon. Qui a jamais entendu rien de tel ? Qui a vu rien de pareil ? » (Is 66,7-8).

Ces textes étonnants nouent ainsi le masculin et le féminin à l'horizon de l'histoire du salut. De cela, le *Cantique des cantiques* est probablement l'expression la plus haute, qui laisse somptueusement parler l'amour humain en lui donnant pour espace de résonance la tradition de l'Alliance. Les mêmes textes nouent aussi, d'une manière encore plus intrigante, humanité et divinité, rejoignant un désir insensé qui commence pourtant à monter au cœur de l'Israël contrit et fidèle du retour d'Exil et qui trouve son expression dans les derniers chapitres du livre d'Isaïe. Israël y invoque le secours d'un nouveau Moïse... qui serait Dieu en personne : « Ah! Si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! » (Is 63,19). Il n'est pas sûr que le ton d'énigme qui caractérise le *Cantique des cantiques* ne soit pas précisément la prophétie de ce grand événement inouï qui ne peut encore s'explicitier, et qui ne pourra être connu qu'une fois pleinement déployé : le Messie qui est identiquement Dieu, cet Epoux que la parole des prophètes montre occupé, inlassablement, à travers les vicissitudes de l'histoire d'Israël, à regagner le cœur infidèle du peuple qu'il aime.

Toutes ces préparations enveloppées de mystère permettent de comprendre que l'évangile de Matthieu mentionne dans ses premiers chapitres la double figure de « l'enfant et sa mère » (Mt 2, 11,14,20), mais aussi qu'il suffit à Paul d'enseigner « le Fils né d'une femme » pour désigner la plénitude des temps. On conçoit également qu'au seuil de l'accomplissement, Marie questionne: « Comment cela se fera-t-il ? » (Lc 1,34), car il y va d'un double mystère : que Dieu donne son propre Fils, le livrant à des hommes dont il sait qu'ils sont homicides, selon un inconcevable entêtement que décrit la parabole des vigneronniers homicides (Mt 21, 33 et sv.), que cette venue se fasse dans l'humilité d'un engendrement humain, par l'accueil d'un cœur et d'un corps de femme en Israël. A cela ajoutons cette autre face du mystère entrevue par les prophètes et que Paul recevra mission de mettre en lumière : juifs et païens vont être réunis par cet acte de salut. De ce tournant essentiel de l'histoire, Marie, qui est femme de Nazareth, bourgade de la Galilée des Nations, porte aussi discrètement le signe : c'est l'annonciation qu'elle reçoit, et non celle faite à Zacharie, prêtre officiant dans le Temple de Jérusalem, qui est porteuse de la plénitude du salut.

Ainsi Marie peut à bon droit être désignée comme « trône de la Sagesse ». Ce titre est plein d'une précieuse richesse théologique. De même que Jean-Baptiste pointe le doigt sur l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, de même, et avec une plénitude plus grande encore, Marie désigne l'œuvre de la Rédemption tissée de sa propre vie. Et c'est en présentant l'Enfant dont elle-même est engendrée, qu'elle engendre le peuple nouveau qu'est l'Eglise. Elle le présente une première fois à Bethléem, quand elle tient dans ses bras ce petit enfant qu'est le Très-haut venant dans une chair d'homme. Elle le présente à nouveau, à l'heure de la Passion quand, au pied de la croix, elle recueille le corps supplicié de Jésus. Elle le présente tout au long du temps de l'Eglise, désignant celui dont elle est née et dont elle tient toute sainteté. Car si elle invite à magnifier sa sainteté, c'est pour que soit magnifié celui qui en est la source : « Le Seigneur a fait pour moi de grandes choses » (Lc 1,49). Sa beauté est celle de la Bien-aimée, participée de celle du Bien-aimé, et dont le Bien-aimé s'éprend (« Le roi s'éprendra de ta beauté », Ps 44).

Ainsi, toute méditation de la figure de Marie achemine au mystère de l'Eglise. Celle-ci se connaît, depuis son origine, engendrée du Christ et confiée par le Christ à sa mère : « Femme, voici ton fils », « Fils, voici ta mère ». Il est normal, dans ces conditions, que l'identité de l'Eglise s'éclaire de l'intelligence qu'elle a de la vie de Marie en qui elle reconnaît sa mère. Qui est l'Eglise ? Question vitale. Qui n'est pas seulement celle de ceux qui s'en disent loin. Mais question que l'Eglise elle-même n'en finit pas de s'adresser, consciente qu'elle est inépuisable, parce qu'elle touche à l'inépuisable dessein de Dieu. Question préalable, sans doute, à toutes nos interrogations sur l'avenir de l'Eglise. Le détour par une théologie mariale peut être ici singulièrement éclairant en ramenant à la simplicité de l'essentiel, celle du regard posé sur cette femme, la Femme, dirait S. Jean, qui montre simplement, silencieusement, le Christ qui lui-même montre le Père. Ce détour peut être essentiel aussi pour rappeler ce que sont les valeurs vitales d'une vie ecclésiale, alors même que le pôle institutionnel risque toujours d'imposer ses propres critères d'efficacité et de ramener le témoignage chrétien à la logique des discours d'opinion. Il permet de réaffirmer que pôle pétrinien et pôle marial, dans l'identité de l'Eglise, sont un avers et un revers indissociables. Il maintient la conscience que la vocation chrétienne n'est pas simplement de « faire pour Dieu », mais de commencer par laisser grandir la connaissance de son Nom et le désir de sa gloire. Il redit qu'il s'agit toujours de se laisser d'abord enfanter et libérer pour pouvoir, en cette force, faire tomber autour de soi les chaînes. Logique de cœurs pauvres à quoi beaucoup objectent dans le cœur humain, mais qui s'apprend précisément auprès de la Vierge Marie, comme le rappelle avec grande force un Hans-Urs von Balthasar écrivant sous l'inspiration de la figure de Marie précisément : « Recevoir et laisser faire ne sont pas nécessairement une attitude passive: en face de Dieu, recevoir et laisser faire sont toujours, quand ils sont réalisés dans la foi, une activité suprême »⁵

⁵ . H-U von Balthasar, "O Vierge, mère et fille de ton Fils", in *Marie, Première Eglise*, J. Ratzinger, H-U von Balthasar, traduction française Paris, 1987, Ed. Médiaspaul, p. 43.

La maternité de Marie se joue en particulier dans cette fonction d'éducatrice, où celle qui anticipe la perfection de l'Épouse que l'Apocalypse décrit « descendant du ciel d'auprès de Dieu », enseigne à l'Église présente les attitudes de la création nouvelle, refaite précisément dans la justice partagée par le Fils qu'elle présente au monde. On voit donc combien il est essentiel de prendre une intelligence juste de la figure de Marie. En la confinant dans une sainteté de pure exception, on justifie qu'elle n'inspire pas concrètement la vie contemporaine des chrétiens. En lui donnant une tournure trop psychologiquement féminine, on justifie que la partie masculine de l'Église puisse à certains moments l'honorer sans se mettre vraiment à son école. Car, en réalité, c'est tout chrétien qui est invité à entrer dans un chemin d'écoute, d'humilité, d'effacement pour la gloire du Père, dans une abnégation où le prochain oblige absolument. En ce sens, oui, l'Église reçoit bien une vocation marquée de féminité, si l'on entend par celle-ci un « pour l'autre » qui caractérise, en son origine scripturaire, l'identité de la femme, mais qui est aussi porté à sa pleine révélation par le Christ qui n'est que « pour le Père » et, à travers celui-ci, « pour les hommes ». Y a-t-il une affinité particulière entre les femmes d'une part et, d'autre part, l'humilité, l'intériorité, l'« extraversion » du service de la vie ? On répondrait malicieusement oui, ne serait-ce que pour contrebalancer l'idée contraire d'une affinité entre le féminin et l'infidélité, confortée par le symbolisme féminin du peuple dans l'histoire biblique de l'Alliance... Mais si la différence des sexes est un point d'appui majeur de la révélation judéo-chrétienne, on doit souligner que ces valeurs féminines sont d'abord des valeurs d'humanité. Il est vrai que maintenues au sein d'une logique pécheresse, elles peuvent ne sembler parler que d'une dépendance abusive et insupportable. Inscrites dans la logique de la révélation, elles expriment le secret de la vraie puissance et parlent de gloire et de beauté. La sainteté de Marie n'est finalement que l'accomplissement du commandement reçu par Israël : « Soyez saint comme je suis saint » (Lv 11,44) et repris par Jésus : « Vous serez parfait comme est parfait votre Père des Cieux » (Mt 5,48), qui le paraphrase, on le sait, dans l'évangile de Luc en « Vous serez miséricordieux comme est miséricordieux votre Père des cieux » (Lc 6,36). Perfection de la miséricorde... Autre nom de Marie : « Mère de la miséricorde ».